

Folie post-coloniale et polar d'Afrique francophone

FRANCOFONÍA
16 (2007)
149-167

GUILIOH MERLAIN VOKENG NGNINTEDEM

UNIVERSITÉ DE DSCHANG
BP 49 — DSCHANG (CAMEROUN)

<gvokeng@yahoo.fr>
TÉL. (+237) 77107554

RÉSUMÉ En 1999, le romancier camerounais Mongo Beti a écrit un roman policier, *Trop de soleil tue l'amour*, un texte sulfureux dans lequel il inscrit les écarts comportementaux dans le registre de la folie et du carnavalesque. La présente étude tente donc de montrer que le polar, bien que considéré comme une littérature marginalisée, semble aujourd'hui la seule alternative aux turpitudes des dirigeants africains en place et la seule réponse possible à la violence d'un monde inacceptable.

MOTS-CLÉS Absurde. Carnavalesque. Folie. Postcolonie. Roman policier.

“Locura postcolonial y novela policíaca del África francófona”

RESUMEN En 1999, el novelista camerunés Mongo Beti escribió una novela policíaca, *Trop de soleil tue l'amour*, un texto sulfuroso en el cual inscribe las desviaciones de conducta en el registro de la locura y de lo carnavalesco. El presente estudio trata de mostrar que la novela policíaca, aunque está considerada como una literatura marginada, parece, hoy en día, la única alternativa a las infamias de los dirigentes africanos actuales y la única respuesta posible a la violencia de un mundo inacceptable.

PALABRAS CLAVE Absurdo. Carnavalesco. Locura. Postcolonía. Novela policíaca.

“Postcolonial Folly and the Francophone African detective novel”

ABSTRACT In 1999, the Cameroonian writer Mongo Beti wrote a detective novel, *Trop de soleil tue l'amour*, an acerbic text in which misbehaviours are registered as manifestations of folly and the carnivalesque. This study is an attempt to show that the detective novel, even though rated as marginalized literature, seems today the only alternative against the turpitude of African leaders and the only possible answer to violence in an unacceptable world.

KEYWORDS Absurd. Carnavalesque. Folly. Postcolony. Detective novel.

INTRODUCTION

La question du statut et de la définition de la littérature policière suscite des débats toujours plus houleux, déclenche des passions effrénées et alimente des controverses scolastiques. La polémique reste très souvent à la lisière du champ de la théorie littéraire proprement dite. À défaut de nier l’existence du roman policier, ses détracteurs lui opposaient jadis un dédain ostentatoire et arguaient d’une littérarité quelconque. Les tenants de belles lettres n’hésitaient pas à ravalier la littérature policière aux confins de la sous-littérature. À leurs yeux en effet, le roman policier relèverait au mieux de la curiosité, du divertissement, de l’obscurantisme et de la bizarrerie que l’on ne saurait décrypter.

Le genre policier a fait fortune dans le milieu littéraire africain et il devient presque urgent “de le sortir de la marge dans laquelle la critique semble l’avoir quelque peu confiné pour chercher à lui établir une espèce de carte d’identité” (Kom, 2002 : 36). On le sait, l’année 1998 a été marquée par l’éclosion d’un nouveau genre pour la littérature africaine : le roman de “Série Noire”. Dans la décennie précédente, Simon Njami et Abasse Ndione avaient investi cette veine littéraire déjà largement exploitée par le passé et qui connaît toujours un vif succès auprès du public. C’est ainsi qu’en 1999, Mongo Beti leur emboîte le pas avec son célèbre thriller *Trop de soleil tue l’amour*. En gros, les récits du retour d’exil de cet écrivain camerounais peuvent être considérés comme le discours d’un exilé au bercail. On se rend alors compte que de retour d’exil, Mongo Beti écrit comme l’avait déjà fait Aimé Césaire 60 ans plus tôt, une sorte de “cahier d’un retour au pays natal”. L’analyse que nous ferons s’appuiera donc sur *Trop de soleil tue l’amour* qui est l’instant de légitimation d’une société francophone postcoloniale à la dérive où “rien ne rime jamais à rien” (Mongo Beti, 1999 : 11).

Tout se passe comme si après trente deux ans d’absence légendaire et ininterrompue, Mongo Beti retrouve un pays où prévalent l’absurde et l’illogique. Dès lors, ses romans du retour d’exil s’en trouvent imprégnés du point de vue de la littérarité par une véritable écriture de

la déchéance. On le voit bien, après des romans de rage et de colère, Mongo Beti a choisi de revenir avec une farce étrange et grinçante pour rendre compte d'une Afrique à la dérive où plus rien n'est à sa place. Ce n'est pas tant que Mongo Beti veuille s'amuser mais la parodie lui paraît être le genre littéraire le plus apte à rendre un compte exact de la réalité. Écrire des romans policiers, c'est pour Mongo Beti une façon de faire une sociologie vivante de l'Afrique francophone contemporaine. De ce point de vue, *Trop de soleil tue l'amour* fait tout à fait partie du genre policier qui, comme l'écrit Daniel Fondanèche, "s'inscrit dans le temps et lutte pied à pied avec l'histoire contemporaine, le crime n'est plus l'un des beaux-arts, comme le montrait de Quincey dans *Le club des parenticides* mais le résultat d'un dysfonctionnement social" (Fondanèche, 2000 : 102). Le polar devient pour ainsi dire un roman qui se caractérise comme l'histoire d'une recherche des valeurs authentiques sur un monde dégradé, dans une société dégradée. Notre ambition sera de montrer que le polar est désormais un genre qui emblématise la postcolonie francophone. l'objectif serait de montrer au final que le roman policier est une autre façon de reposer la question de la tragique existence humaine. Nous voudrions bien commencer par la présentation de la postcolonie comme un monde kafkaïen et sans lumière.

1 LA POST-COLONIE: UN UNIVERS KAFKAÏEN

Après des romans étouffés par la colère, étranglés par le désespoir, alourdis par le ressentiment, Mongo Beti décide de marquer une rupture continue à travers le genre policier. On retrouve dans *Trop de soleil tue l'amour* une étrange farce pour un étrange rire où le merveilleux rivalise avec le réalisme. Ce polar est donc une sottise : une mise en scène de l'illusion, du non-sens, de la folie généralisée. En clair, il s'agit d'un roman noir riche en aventures désopilantes et baroques. C'est une véritable écriture du carnivalesque.

1.1 TROP DE SOLEIL TUE L'AMOUR:

UNE COMÉDIE DE MŒURS DÉCAPANTES ET EXTRAVAGANTES

Roman d'une facture insolite, *Trop de soleil tue l'amour* est un texte

sulfureux dans lequel Mongo Beti inscrit une vague intrigue policière dans le registre de la parodie et de la folie. La société de ce roman est un univers ambivalent où les rires peuvent aussi exprimer les pleurs et où la langue est sous-tendue par l'injure grossière. De ce point de vue, *Trop de soleil tue l'amour* est riche en contrastes, en exagérations, en procédés tels que le gigantisme des actions et la démesure des personnages qui tous contribuent à créer une atmosphère de renversement de l'ordre établi. On comprend alors que le rire ici est déclenché par la caricature grotesque qui caractérise l'apparence physique, les actes et les propos des composantes de l'espace romanesque chez Mongo Beti.

Disons tout de suite que dans notre roman, les grandes figures emblématiques de la société sont disqualifiées au moyen des termes vitupérateurs. D'abord, les intellectuels, ceux-là qui cristallisent pourtant tous les espoirs de changement d'une société en pleine déchéance, succombent à l'appât du gain. "Ces intellectuels organiques du pouvoir", pour reprendre André Djiffack (2002 : 236) n'hésitent pas à faire dans l'entrisme. Ebénézer explique de façon péremptoire l'urgence de clochardiser cette classe au moyen des marquages axiologiques dévalorisants :

Il était convenu que ça ne serait pas de la tarte, que l'exercice relevait de la haute voltige, tant les gens surestiment le sens de la dignité chez nos prétendus intellectuels. C'est faire beaucoup d'honneur à ces farceurs. [...] La provocation, c'est leur cinéma préféré [...] c'est toujours un tort de se laisser impressionner par ces gens-là, sous prétexte qu'ils savent manier la plume ou déployer une fastueuse rhétorique. Ce sont des imposteurs, des clowns. Tu fais taire les meilleurs pour quelques centaines de milliers de francs. (Mongo Beti, 1999 : 200)

On le voit bien, il s'agit là des intellectuels qui non seulement ont failli à leur fonction au sens sartrien, mais aussi sont corrompus. Cette déconstruction des valeurs est poussée à telle enseigne que ceux qui sont supposés apporter leur contribution au chantier de redressement de la société sont de véritables adeptes de la duplicité. Qu'on en juge :

Il y en a aussi de l'autre côté des intellos ; je les connais, et comment ! Le jour, ils jouent les Saint-Just d'opérette dans les familles de chou et sur les tréteaux de l'opposition ; mais la nuit, ils viennent me manger dans la main comme des toutous, pour un crédit bancaire, pour un poste

minable dans la fonction publique, pour une misère, pour tout, pour rien. (id. : 201)

Les propos d'Ebénézer sont d'une pertinence inattaquable dans la mesure où pour les intellectuels revenus d'exil, on voit leurs initiatives du reste louables contrecarrées par des avis antagonistes. Cette réalité innommable contient menaces, colères ou bien elle est seulement ce magma morne d'un univers frappé d'entropie et qui se désagrège, stade préalable d'une apocalypse. Tous les repères sont ainsi brisés. L'éthique est bafouée et cette société "poubelle" montre à merveille le processus de déconstruction intérieure. Le polar francophone est donc le témoin de toutes déviations et pertitions.

On l'aura deviné, *Trop de soleil tue l'amour* est un roman policier dans lequel Mongo Beti décrit avec une déconcertante sérénité le continent africain au bord du gouffre où plus rien n'est à sa place, où les discours les mieux lestés de raison deviennent sottises, la négritude chère à Aimé Césaire servant de prétexte à la démagogie rétrograde. C'est le bas qui a pris la place du haut, l'armée et l'Etat privatisés, les rôles qui s'échangent entre les acteurs, le désordre ritualisé :

Nous sommes tous polyvalents ici et même souvent à contre-emploi. Chez nous le chef de l'État fait dans l'évasion de capitaux, ministres et hauts fonctionnaires dans l'import-export, curés et évêques dans le maraboutisme, assureurs et banquiers dans l'extorsion de fonds, les écoliers dans la prostitution, leurs mamans dans le maquereautage, les toubibs dans le charlatanisme. [...] Notez aussi que nous demandons dans le même temps la démocratie comme si nous prétendions marier le pôle Nord à l'équateur, le couvent au bordel. (Mongo Beti, 1999 : 227)

Il est intéressant de noter que l'action s'évapore dans un délire vécu qui devient pur discours surréaliste, allégorie parfaite d'événements inénarrables sans doute. On atteint là une expérience-limite et le texte policier "mongobétique" devient inintelligible et perd tout intérêt en dehors du fait qu'il symbolise intégralement cette société postcoloniale hétéroclite, atroce et dégoûtante, et qu'il constitue la seule réalité opposable à l'absurdité d'un discours devenu vide.

Par ailleurs, l'exercice de la fonction et même l'attribution de hautes responsabilités trahissent une déviation du lien causal puisque la qualification requise n'est point prise en considération. De même,

pour un lecteur qui se réclame d'une certaine doxa c'est-à-dire de "l'espace du plausible tel que l'appréhende le sens commun" (Amossy, 2000 : 90), il trouve atypique le parcours d'Eddie qui l'a mené jusqu'au barreau :

Eddie est revenu échouer dans son pays natal où il est inscrit au barreau on ne sait trop à la suite de quelle acrobatie, puisque, au témoignage de tous y compris sa propre famille, personne n'a connaissance qu'Eddie ait jamais passé un examen, même un examen de droit, science pourtant facile, à la portée du premier venu. (id. : 43)

Sans faire d'Eddie une allégorie de l'Afrique, il est un "homme aigri et amer, sans doute parce qu'il avait été rapatrié par charter" (Mongo Beti, 1999 : 98). Eddie est donc un avocat roublard dont la fonction, disions-nous, ne dépend plus de la qualification requise : "Au commissariat Central, on fit attendre longtemps Zam, qui était accompagné de PTC et de son vieux complice en jazzomanie, Eddie, déguisé en avocat rencontré miraculeusement quelques minutes plus tôt" (id. : 33). On assiste donc à une profanation du métier d'avocat, à une dérision de la logique, mieux à un carnaval de la dérision. Eddie vit en permanence dans un rôle qu'il incarne. C'est l'homme des combines louches :

Eddie, qui, comme tous les voyous, avait beaucoup d'entregent, c'est-à-dire des tas de combines toujours douteuses, mais non moins propices, et ses entrées partout, singulièrement dans les locaux des diverses polices, s'était figuré que ces lieux et leurs habitants devaient finir par leur livrer le secret de la disparition de Bébête. Il fit pourtant régulièrement chou blanc. (id. : 157)

Eddie symbolise ainsi la plupart des Africains qui ont choisi de tirer profit d'un "bled pourri" (id. : 155) et qui ont compris que "là où le peuple a été très longtemps à l'écart des lumières du droit, le vice devient la vertu, le tortueux la règle, l'arbitraire la vertu" (id. : 74). Somme toute, il s'agit d'une société marquée par une déchéance morale.

En sus, dans le roman policier de Mongo Beti, "les résultats de l'enquête comptent moins que les mobiles mis en jeu" (Fondanèche, 2000 : 103). Bien que la police, tous grades confondus soit omniprésente dans cette république bananière des tropiques, elle est réduite au simple rôle de figuration. Corrompte jusqu'à la moelle, elle fonctionne sans

archive et ne fait jamais d'enquête : "Un policier qui enquête, c'est tout de suite Tcholliré ou Mantoum. Je te l'ai dit : un policier chez nous n'est pas censé faire des enquêtes " (id. : 115). Ainsi, au désordre d'un univers chaotique, correspondra désormais un récit affecté de l'irrationnel. On le voit bien, ce phénomène dans le polar de Mongo Beti est accentué par la dégradation ou la caricature des personnages. De la sorte, on constate des ruptures dans la logique des comportements ou des situations; ou encore la suppression quasi totale de l'action, ce qui donne un récit policier stagnant, obsédante méditation sur des êtres qui s'engluent lentement dans le silence.

À y regarder de près, plus rien n'étonne dans cet univers chaotique où la folie s'observe à pratiquement tous les niveaux de la vie quotidienne. Cette République d'Afrique a pour ainsi dire tourné le dos aux universaux comportementaux. *Trop de soleil tue l'amour* est donc un livre profondément douloureux et comique qui cherche à souligner l'absence de structure et le caractère essentiellement informe de l'univers qu'il met en place. Ce polar de Mongo Beti, pourtant radicalement pessimiste, demeure tempéré par l'humour constant qui le parcourt et en masque le tragique profond, un humour qui n'est pas encore destructeur. Mongo Beti troque son humour caustique contre une humeur massacrant. Si les républiques africaines francophones sont un espace où il fait si mal vivre, c'est bien à cause de la pression des événements insolites qui hantent la société au quotidien.

1.2 LES ÉVÉNEMENTS INSOLITES

Trop de soleil tue l'amour est un texte aux intrigues multiples. En dehors même des mystères et de l'aspect policier du texte, la pression de l'actualité qui hante les pages de cet ouvrage est aussi une invitation à la découverte des facettes, toutes plus étonnantes les unes que les autres d'un pays africain francophone désarticulé. L'Afrique postcoloniale est un véritable labyrinthe. Un monde où tout est sens dessus-dessous, qu'il s'agisse des valeurs morales, des individus ou des institutions. Le concept de labyrinthe qu'on évoque à propos de *Trop de soleil tue l'amour* prend ici tout son sens car les personnages qui le peuplent sont effectivement perdus dans un monde qui les dépasse topologiquement. Ils consacrent de nombreux efforts à rechercher un espace libre et «

ouvert » mais s'aperçoivent toujours qu'ils tournent en rond. Dans ce roman policier, le labyrinthe est négativement connoté et l'image qu'on en a est celle de l'angoisse et de l'inquiétude.

Trop de soleil tue l'amour est avant tout une diatribe de la société africaine postcoloniale, une société dans laquelle triomphent la fraude, la prostitution et l'insécurité : "l'insécurité [en postcolonie], c'est la vie. Il n'y a qu'à s'en accommoder" (Mongo Beti, 1999 : 63). Plusieurs crimes se disputent la vedette dans le texte. Avant que Zam se fasse voler sa collection de CD de Jazz et retrouve un cadavre mystérieux dans son appartement, le lecteur apprend que plusieurs assassinats jamais élucidés avaient eu lieu dans le même environnement. Ainsi en va-t-il du meurtre du révérend père Maurice Mzilikazi, "un grand savant, futur prix Nobel peut-être [qui] est assassiné presque dans l'indifférence, après bien d'autres victimes y compris de paisibles ecclésiastiques étrangers" (Mongo Beti, 1999 : 9). Sans doute le père Mzilikazi a-t-il été victime des escadrons de la mort "qui sévissent impunément de notoriété publique" (id. : 9). L'ambiance est d'autant plus sombre que la femme du président de la république est morte, elle aussi, dans des conditions obscures, laissant libre cours à la rumeur populaire qui suggère que ce sont des bandits qui l'ont assassinée. Et un leader de l'opposition s'interroge : "mon Dieu que peut signifier tout ceci ? Dans quel étrange pays sommes-nous ? Est-ce que nous allons tous y passer ? Et pourquoi ?" (id. : 71). Au sortir de ce roman, on a vraiment l'impression d'un texte absurde puisqu'on y voit des morts absurdes, étranges, dans des circonstances insolites :

Quand la nouvelle de la mort de Maurice Mzilikazi était tombée, et, compte tenu des circonstances insolites qui l'avaient entourée, Zamakwé s'était tout de suite figuré, et il n'était pas le seul parmi ses concitoyens que le grand savant s'était suicidé, tellement l'affaire semblait absurde. (id. : 10)

On l'aura constaté, le roman policier qui a du succès est celui qui compte le plus de crimes et des crimes les plus vicieux. On comprend pourquoi *Trop de soleil tue l'amour* est un vaste labyrinthe où on rencontre des morts absurdes, des crimes inutiles, des arrestations absurdes et des disparitions mystérieuses. L'univers de Mongo Beti ressemble à la cour des miracles où ces escroqueries burlesques, ces vices résumés en des

jeux de mains dangereux ressemblent plutôt à une mascarade gigantesque, à une farce monstrueuse, à une croisade démente, à une fête de fous jouée par toute une ville et vouée à une fin tragique par l'imprudence, la fatalité ou la chaleur. Tout se passe comme si le polar postcolonial ne peut plus s'empêcher d'exhumer, avec une violence inouïe, les images de ces régimes pourris qui sévissent sous les tropiques. Sur le mode réaliste, mais plutôt délirant, *Trop de soleil tue l'amour* expulse par l'écriture une réalité qui tourne au cauchemar. Mais quel que soit le mode d'expression, le texte débouche sur la folie, la mort ou l'hébétéude. Dans ce monde kafkaïen et sans lumière, l'absurde est le pain quotidien :

d'abord, ici, rien ne rime jamais à rien. Est-ce que l'on imagine un pays, constamment en proie aux convulsions sociales, ethniques et politiques, sous-développé de surcroît, où le chef d'Etat peut s'octroyer six grandes semaines de villégiature à l'étranger ?

Comment se représenter sérieusement que, dans certains quartiers de cette ville même, notre capitale, qui n'abrite pas moins d'un million d'habitants, l'éclairage public s'allume le jour, mais s'éteint la nuit venue ? Et que dire de la coupure d'eau du mois dernier ? Totale et universelle : pas une goutte du précieux liquide pour les nouveau-nés des hôpitaux et d'ailleurs, rien pour les maisons individuelles où les déjections humaines s'accumulèrent et mijotèrent trente jours durant dans les cuves des toilettes des résidences bourgeoises, empoisonnant l'air respiré par nos pauvres bambins, sans parler des parents.

Pour qui arrive de l'extérieur, tout le monde chez nous marche un peu sur la tête : nos rues ne grouillent-elles pas de fous de tous âges ? C'est peut-être cela qui explique la condescendance des étrangers à notre égard (Mongo Beti, 1999 : 11).

Nous vivons dans une société où tout est écart et où celui qui baigne dans l'opinion commune n'y comprend rien. Dans les pays d'Afrique en général, les malheurs sont suffisamment accablants et "[...] dans une république africaine francophone [en particulier] [...] très certainement, c'est une atmosphère irréelle, où hormis le malheur, tout apparemment, arrive, [...] y compris les manifestations de la vie la plus banale" (id. :12).

Ainsi le continent noir est-il un monde sale, sauvage et coupable. Mongo Beti dans sa composition en contrepoint, met en relief la pulsion

d'exil qui pousse les Africains à fuir leur continent malsain :

avons-nous un avenir collectif ? Peut-on aimer ce pays, théâtre probable des génocides de demain, prochain Rwanda, sans doute ? Si l'on nous donnait les moyens d'aller ailleurs, qui resterait ? À voir avec quelle patience résignée elle assiège quotidiennement les ambassades et les consulats étrangers, notre jeunesse ne semble avoir qu'une devise : Partir. (Mongo Beti, 1999 : 100)

Dans cette perspective, *Trop de soleil tue l'amour* donne l'image d'un monde où l'inertie le dispute à l'absurde, où les policiers sont prêts à payer leur supérieur pour n'avoir jamais à enquêter et où la corruption est le seul moyen de survivre. On y décèle aussi un univers halluciné qui provoque une interrogation angoissée non seulement sur la situation politico-sociale de l'Afrique francophone, mais sur l'homme et son degré de détérioration. Dans notre étude de la république africaine francophone telle qu'elle apparaît dans le polar de Mongo Beti, nous remarquons qu'il présente la postcolonie de telle manière qu'on puisse, à la lecture, en 'sentir' l'odeur. La postcolonie est donc un univers où "plus de trente-cinq ans de dictature en tout genre ont forcément perverti les mœurs et déglingué les mentalités" (id. : 42). C'est pourquoi Mongo Beti dans la troisième phase de sa production littéraire fait la critique impitoyable des régimes dictatoriaux qui essaient l'Afrique et lutte contre les dictateurs déments qui gouvernent sur le continent noir.

2 TRANSPOSITION CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ AFRICAINE POSTCOLONIALE

Dans le deuxième moment de son œuvre, celle qu'il produit après son retour d'exil, Mongo Beti revient avec plus de force encore sur la nécessité de créer et de "promouvoir une problématique romanesque ancrée dans le vécu et le devenir historico-politique du Cameroun" (Ntonfo, 1993 : 46). Avec *Trop de soleil tue l'amour*, l'écriture engagée chez Mongo Beti se nourrit donc des tourments historiques sous lesquels ploie la communauté de l'écrivain. Le retour d'exil s'impose à lui comme un impératif catégorique qui procède de l'urgence de se défendre davantage contre la littérature gratuite, l'art pour l'art. Depuis lors, sa

création littéraire se double de réflexion sur le jeu et les enjeux de l'écriture en Afrique.

2.1 TROP DE SOLEIL TUE L'AMOUR:
UNE ÉCRITURE DU JEU AUX ENJEUX SÉRIEUX

Mongo Beti, on le sait, s'est toujours illustré par un esprit frondeur qui l'a amené à pourfendre les "Etats honteux africains". On a surtout retenu la contestation politique comme soubassement de sa production littéraire. On le voit, selon cet écrivain camerounais, l'engagement littéraire est le simple fait de rendre compte du vécu du peuple, de témoigner de ses tragédies et de ses drames, de traduire ses aspirations et ses rêves. De ce fait, l'engagement chez l'écrivain africain Mongo Beti en fait très souvent un dissident, un contestataire. Ainsi *trop de soleil tue l'amour* offre-t-il une peinture sans fard d'un État africain postcolonial en pleine déliquescence. Ces quelques indications pourraient permettre de comprendre qu'en réalité, l'essentiel dans le roman policier de Mongo Beti est son aspect sociologique. De ce point de vue, le récit s'apparente tout à fait au roman noir dont André Vanoncini dit qu'il est

sensible à la spécificité des lieux et à l'originalité des êtres qui les peuplent. L'énorme quantité de données concrètes qu'il a su réunir en font aujourd'hui une source d'information précieuse sur la civilisation urbaine dans son ensemble et certains aspects de la vie rurale dans les pays industrialisés au XX^e siècle. Cautionné par cette dimension sociologique, il peut se permettre de négliger l'axe de l'investigation. (Vanoncini, 1993 : 58-59)

En réalité, Mongo Beti en se révoltant contre la folie de son temps, cherche en permanence les voies pour s'échapper des sombres abîmes de l'enfer dans lequel le coince son époque. Il faut donc souligner que la dénonciation de la folie ou de l'absurdité alimente sa création littéraire. Mongo Beti a toujours fait l'éloge de la dissidence, voire le culte de l'insolence. Cet auteur a ainsi contribué au débat inachevé sur le destin des droits fondamentaux de l'espèce humaine et l'avenir de la nation. Avec *Trop de soleil tue l'amour*, il trouve une autre occasion de régler ses comptes avec la France et les instances de la Francophonie. Dans ce

roman policier, on trouve quelques formules dénonçant la Francophonie:

Les Français nous sortent par les yeux avec leur francophonie et leur franc CFA, et voilà qu'ils se mettent à expulser nos frères de chez eux, et encore par charters entiers ; il est temps qu'ils nous foutent définitivement la paix ici et s'en aillent chez eux, à leur tour. Après leur génocide du Rwanda, ils ne devraient même pas sortir dans la rue. Si seulement kabila réussissait enfin à les expulser du Zaïre. (Mongo Beti, 1999 : 47)

On note ici un effort consistant à fustiger les Français et leur pratique meurtrière. Dans le même ordre d'idées, Eddie ajoute : "Pour forcer les Français à déguerpir, allons botter les fesses à leur ambassadeur ou bien boycottons leur langue en nous abstenant de la parler une fois par semaine, le samedi de onze à dix-huit heures" (id. : 47). Les propos d'Eddie sont très durs certes, mais sont à la hauteur de ce qu'il a lui-même vécu en France. On se souvient qu'il en a été expulsé :

À l'époque de cette chronique, polluée par une lepénisation galopante, Eddie, accusé de trafic de stupéfiants, a été expulsé de France par charter. C'était au début des années 80, bien avant que cela ne devienne une mode avouée avec le ministre Charles Pasqua lors de la première cohabitation. (Mongo Beti, 1999 : 43)

L'on comprend alors l'ironie du narrateur lorsqu'il se demande s'il y a un roman à écrire sur le thème : "y a-t-il une vie après le charter ?" (id. : 98). Sous la farce et la démesure, Mongo Beti dresse un portrait lucide d'une Afrique flamboyante et naufragée. Refusant les poncifs néo-coloniaux et tiers-mondistes que les peuples d'Afrique traînent derrière eux comme une malédiction, notre écrivain met sur scène un monde exubérant qui chaque jour invente l'art de survivre. Ceci peut tenir de l'idéologie sans cesse renouvelée du romancier qui est la quête de la liberté des peuples noirs opprimés par les régimes néo-coloniaux et la métropole. Le Patron de Zam révèle le sentiment sans cesse grandissant des populations d'Afrique francophone à l'encontre des français : "nous n'aimons pas beaucoup les Français ici, déclare le Patron de Zam. Ces gens là n'ont jamais oublié qu'ils ont été nos maîtres" (id. : 26) et l'on comprend alors le mot de fin, l'un des protagonistes de *Trop de soleil tue*

l'amour l'a dit : "les Français nous n'en voulons plus ici, mais alors plus du tout. Mais est-ce que c'est leur problème ? D'abord ce fut leur foutu Franc CFA, une vraie calamité. Et voilà qu'ils viennent en plus nous casser les pieds avec leur francophonie" (id. : 27). Avec ce roman policier, le nouveau cheval de bataille de Mongo Beti est le néo-colonialisme et ses conséquences malheureuses pour le peuple, éternelle victime. Ainsi, le polar fait la critique acérée des injustices, de la corruption et de l'asservissement du pouvoir social. Insolence qui révèle la véritable dimension de l'œuvre policière de Mongo Beti : sous le camouflage du roman policier, apparaît l'instrument de connaissance et même de contestation. Sans larmes ni cris, *Trop de soleil tue l'amour*, exprime la plainte d'une Afrique à la dérive où tout ce qui arrive n'obéit à aucune logique de la causalité. En dehors de l'action policière elle-même, l'on peut voir l'ambiguïté des rapports entre oppresseurs et opprimés dans l'Afrique postcoloniale.

Il devient alors évident que *trop de soleil tue l'amour* correspond à la nouvelle évolution du roman policier tel que l'analyse André Vanoncini lorsqu'il écrit :

Il semble que le champ du roman policier contemporain soit traversé de deux axes évolutifs majeurs. D'un côté, un grand nombre de romans n'utilisent plus la trame policière comme matrice organisatrice du texte, mais comme une Passerelle guidant vers les aspects et problèmes les plus divers du monde actuel : étude sociologique d'un milieu, analyse idéologique des modèles d'existence de la conscience historique d'une communauté, portrait psychopathologique d'une société aliénée. D'un autre côté, certains récits font ressortir de manière insistante la dimension formelle du roman policier dont l'énorme potentiel sémantico-syntaxique permet de conduire de multiples expériences en matière de représentation romanesque. (Vanoncini, 1993 : 104 -105)

L'étude de Vanoncini ne permet plus de douter du parti pris de Mongo Beti pour poser à sa manière les multiples problèmes de sa société. on le voit, derrière le roman policier se profile toujours un certain discours social et politique. Le polar dénonce ainsi les travers d'une société sans faire du militantisme. Il s'agit pour Mongo Beti d'assainir la société c'est-à-dire de la faire passer d'un état pathologique à un état sain. Ce faisant, il met la société face à ses propres démons. En ce sens, nous pouvons affirmer que le roman policier de Mongo Beti est

symptomatique de l'exacerbation de la folie de la société postcoloniale dans laquelle on décèle la confusion dans les valeurs, l'absurdité d'un univers désarticulé. Dans le polar d'Afrique francophone, ce sentiment de décalage rationnel exprime un monde sans justice, sans finalité, sans lois sinon celle du plus fort. Au regard de cette nouvelle fonction du roman noir, nous pouvons dire qu'il y a chez Mongo Beti un désir de repenser et de reposer la question de l'existence humaine.

2.2 LA QUESTION DE L'EXISTENCE HUMAINE EN POSTCOLONIE OU L'HOMME ET LA TRAGÉDIE DE SON DESTIN

Avec *Trop de soleil tue l'amour*, nous avons affaire à un des thèmes les plus riches et les plus poignants du drame humain : celui de l'angoisse et de l'absurdité de la condition humaine. Ce roman policier peut être accueilli comme une œuvre des prophètes de la vie moderne qui, seuls osent remettre la société en question. Mongo Beti a une vision tragique, pessimiste de l'existence, et la même phénoménologie de l'angoisse, de l'ennui, la même horreur pour la vie lorsqu'elle est dégradée par les sentiments de dérégulation et de détresse. Il n'est pas exclu qu'il se soit rapproché des romanciers de la littérature absurdiste.

Face au chaos, au naufrage des intelligences, devant une existence physique toujours menacée et précaire, on trouve dans *trop de Soleil tue l'amour* "un univers de l'absurde dans lequel l'intelligence humaine tâtonne et, en fin de compte ne peut conduire qu'au désespoir" (Rops, 1973 : 32). Aussi le monde décrit par Mongo Beti dans ce roman représente-t-il une réalité vécue. On le sait, Zam, le héros de *Trop de soleil tue l'amour* traverse l'enfer de l'existence avec l'élégance de ceux qui abusent de l'alcool et du Jazz. En effet, dès l'ouverture de ce roman, l'on est tout de suite frappé par cette déclaration : "Ainsi écrivait Zamakwé à un ami lointain, pour tenter de compenser une frustration réelle, mais un peu aussi pour faire diversion à l'angoisse qui le taraudait ainsi que les habitants de la ville depuis quelques semaines" (Mongo Beti, 1999 : 10). Il se trouve justement qu'au fil des pages, cette 'angoisse existentielle' est doublée d'une monotonie existentielle : "Il suffit d'avoir vécu quelques semaines dans une république africaine francophone pour concevoir l'incroyable monotonie existentielle propre à ces pays" (id. : 12). L'homme est donc, dans cette société-là, une suite d'habitudes

mécaniques. Tout ceci résume l'absurdité de l'existence humaine qui représente des efforts vagues pour faire quelque chose qu'on devine dans le noir.

Mongo Beti se sert ainsi de l'absurde pour révéler avec une cruauté cinglante le destin et l'existence tragique d'un peuple au bord du gouffre. c'est d'ailleurs ce que laisse entendre le narrateur de *trop de soleil tue l'amour* : "ce que je suis au juste ? Je ne sais pas trop ; c'est le drame de mon existence. J'ignore ce que je suis. Mon unique certitude ? Je n'ai pas eu le choix, sinon c'est pas dans ce bled de merde que j'aurai aimé naître et vivre" (id. : 41). On l'aura deviné, la vie est essentiellement absurde et de toute façon, "les êtres humains n'ont jamais le choix, c'est comme dans la tragédie grecque" (ibid.). Ainsi peut-on affirmer que chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition :

PTC peu rompu, lui aux travaux pratiques du stoïcisme, s'irritait de l'odeur entêtante de pisser, du va et vient des fonctionnaires en tenue turbulents comme des galopins sortant de l'école la journée terminée, des portes qui claquaient de la pénombre, régnant dans ces lieux, de la condition humaine en général, eût-on dit. (Mongo Beti, 1999 : 34)

L'attitude de PTC montre que

L'homme est aux prises avec l'absurde, et subit jusqu'au fond de lui-même l'angoisse, parce qu'une réalité essentielle a disparu de sa vie. Il lutte sans le savoir la plupart du temps pour retrouver quelque chose qui rendrait à sa vie son sens, à son cœur la paix, à son esprit l'équilibre. Mais il est comme un enfant qui tâtonne dans les ténèbres et se heurte rudement à chaque pas. (Rops, 1973 : 33)

On le constate, l'existence humaine est tragique en postcolonie : "Quelle calamiteuse destinée que l'existence dans une république bananière, songeait le rescapé. Combien de funestes situations que personne n'aurait imaginées auparavant et où l'on se trouve piégé" (Mongo Beti, 1999 : 237). l'homme postcolonial est condamné à un destin fatal voire implacable à tel point qu'il est presque urgent à chaque individu humain de s'interroger : "Oui, mais où mène cette rhétorique aussi répétitive que la fatalité" (id. : 238). la répétitivité reste à la source de la constitution et de la vitalité de la misérable condition humaine. dans *Trop de soleil tue l'amour*, l'évocation du mythe de Sisyphe est

hautement révélatrice à cet égard : “Ah, dormir... Mais non, il faut repartir, comme Sisyphé arc-bouté à son rocher, gagner Elig- Amougou” (id. : 238). ce mythe de Sisyphé tel que repris par Mongo Beti conserve sa première version c’est-à-dire celle de la mythologie grecque. Sisyphé a été condamné par les dieux à rouler une pierre jusqu’au sommet d’une colline. Mais la pierre redescendait toujours. Dans la mythologie grecque, c’est le symbole d’une punition ou souffrance éternelle. On comprend aisément cette déclaration du narrateur de *Trop de soleil tue l’amour* : “Oui, c’est toujours calamiteux, un destin dans une république bananière, parce que le malheur n’y a jamais de fin” (Mongo Beti, 1999 : 239). *trop de soleil tue l’amour* est donc un roman d’angoisse dans lequel Mongo Beti décrit dans un style inhabituel les sociétés postcoloniales, quarante ans après les indépendances, rongées par la misère, la corruption et l’incurie des classes dirigeantes. On y voit comment l’Africain est confronté à l’adversité de la vie comme s’il était condamné à une souffrance sans fin. Mongo Beti a voulu décrire la condition humaine dans laquelle “tout recommence. Et ainsi de suite” (ibid.). Dans cette perspective, le polar d’Afrique francophone est, lu d’un point de vue impartial c’est-à-dire sans se solidariser avec les souffrances postcoloniales, le drame de l’être qui cherche à accéder à la plénitude de sa condition, à sortir des limbes, où demeurent enfermés “ceux qui ne sont pas nés” comme dit Groethuysen dans sa préface du *Procès*, faute d’être parvenus à l’existence éthique. Dans l’univers créé par Mongo Beti, règne une ‘loi’ abstraite, sans visage et les hommes sont soumis à une force objective, totalement inhumaine. Nous constatons que dans ce roman policier, notre écrivain décrit la détresse de l’homme postcolonial sans la possibilité de la grâce.

Mongo Beti suscite de façon lancinante l’interrogation capitale de tous les temps : Où va-t-on, à quoi est-on soumis, quelle est la loi ? On le voit, l’individu humain se débat au centre d’un jeu de forces dont il a généralement renoncé à démêler le sens et son manque total de curiosité à cet égard paraît bien être la condition même de son adaptation à la vie sociale. de plus, l’apparence chez cet écrivain rend littéralement compte de la réalité. Chez lui, le polar semble être le genre littéraire le plus apte à peindre les déboires qui acculent l’Homme à la détresse et/ou au tragique.

CONCLUSION

Travaillant sur le roman policier de Mongo Beti et en l'occurrence *Trop de soleil tue l'amour*, notre intention de départ a été de montrer que cette oeuvre emblématise la postcolonie africaine francophone. Il ressort de cette analyse que le roman policier est la métaphore des sociétés postcoloniales en pleine déliquescence, car à une société paranormale correspond désormais un genre paralittéraire. Le polar est donc une véritable écriture de la contextualisation, la figure emblématique des sociétés où l'irrationnel et la folie sont désormais les maîtres mots. Dénonciation, peinture macabre d'une société en pleine déchéance, *Trop de soleil tue l'amour* est un "récit de la vie désarticulée qui a cours sous les régimes néo-coloniaux des dictateurs fous de l'Afrique Tropicale" (Kom, 2000 : 47). au-delà des intrigues policières souvent passionnantes, ce roman développe aussi des interrogations sur des questions de société qui constituent des enjeux essentiels et sérieux pour l'avenir du continent africain à la dérive et confirme à ce titre un renouveau de la littérature africaine francophone. C'est dire au final qu'avec ce roman, Mongo Beti littérarise à sa manière le polar et polarise le littéraire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMOSSY, Ruth (2002) *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan.
- DJIFFACK, André (2000) *Mongo Beti. La quête de la liberté*, Paris, l'harmattan.
- FONDANÉCHE, Daniel (2000) *Le roman policier*, Paris, Ellipses.
- KOM, Ambroise (2000) "Pays, exil et précarité chez Mongo Beti, Calixte Beyala et Daniel Biyaoula" in *Notre Librairie* 138, 43-55.
- KOM, Ambroise (2002) "Violence postcoloniale et Polar d'Afrique", in *notre librairie* 148, 36-43.
- KOM, Ambroise (1999) "Littérature africaine. L'avènement du Polar", in *notre librairie* 136, 16-25.
- KOM, Ambroise (2003) *Remember Mongo Beti*, Bayreuth African studies 67, Bayreuth University.
- MONGO BETI (1999) *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard.
- NTONFO, André (1993) "Mongo Beti : de la région au pays", *Présence francophone* 42, 44-52.
- ROPS, Daniel (1973) "Une théologie de l'absence" in *Les critiques de notre temps et Kafka*, Paris, édition Garnier Frères, 32-34.
- VANONCINI, André (1993) *Le Roman Policier*, Paris, PUF.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BONHOMME, Marc (1999) "L'injure comme anticomunication" in *Violence et langage*, actes du XIXème colloque d'Albi-Toulouse, Toulouse, Presses de l'Université de Toulouse, 25-39.
- COHEN, Sivane (2002) "Étude taxémique d'une correspondance diplomatique. Images de la France et de l'Allemagne après la guerre de 1870", in Ruth AMOSSY (dir.), *Pragmatique et analyse des textes*, Tel-Aviv University, French Department.
- DULOUT, Stéphanie (1997) *Le roman policier*, Toulouse, Éd. Milan.
- FOUCAULT, Michel (1976) *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard.
- HUISSON-CASTA, Isabelle (1999) "Le roman policier : un genre troublant" in HUISSON-CASTA Isabelle (dir.), *Problématique des genres, problèmes du roman*, Paris, Honoré Champion, 256-267.
- KOM, Ambroise (1999) "Littérature africaine. L'avènement du polar", *Notre Librairie*, 136, 16-25.
- KOM, Ambroise (2002a) "Violences postcoloniales et polar d'Afrique", *Notre Librairie*, 148, 36-43.
- KOM, Ambroise (2002b) *Mongo Beti parle*, Bayreuth African studies, 67, Bayreuth University.
- HAMON, Philippe (1984) *Texte et idéologie*, Paris, PUF.
- MONGO BETI (1999) *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard.
- MONGO BETI (2000) *Branle-bas en noir et blanc*, Paris, Julliard.
- REUTER, Yves (1997) *Le roman policier*, Paris, Nathan.
- ROBIN, Régine (1992) "Pour une socio-poétique de l'imaginaire social" in NEEFS Jacques, ROPARS Marie-Claire (dirs.), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Paris, Presses Universitaires de Lille.
- VANONCINI, André (2002) *Le roman policier*, Paris, PUF.

ff

Miscellanées

